

« LA PIGUET, NOTRE PIGUET »
« LA BÊTE HUMAINE DE LA HAUTE CORREZE »
JLAF



Au dépôt, chaque matin, le chauffeur se tenait présent au chevet de sa « Belle Bête », l'accompagnant amoureusement dans son réveil deux heures durant.

Sans ce travail méticuleux, rien de possible.

Il se devait de respecter ce cérémonial (très loin de nos protocoles contemporains) propre à sa machine, lui prodiguant tout à la fois, soins et attention.

Elle devenait son enfant, pouvant à tout moment, en fonction du temps, de la saison, de son environnement, devenir capricieuse.

Sa locomotive devenait l'extension de lui-même, son exo squelette (et ce sans intention guerrière).

Les bielles motrices et d'accouplement devenaient ses bras, ses jambes, ses articulations, ses chevilles, ses coudes, ses genoux.

Le foyer devenait le chef d'orchestre de la grande machinerie : son cœur, ses muscles, ses artères.

Le mécanicien prenait littéralement possession de la Bête (ou bien est-ce l'inverse), le dôme de vapeur devenait des poumons exhalant une fragrance Patchouli.

Tout ceci dans un contact charnel permanent avec la nature environnante.

Les quatre éléments : la terre (le charbon et le fer), l'eau (pour la vapeur), l'air (le comburant) et le feu faisaient de nos amoureux de la vapeur les Platoniciens du quotidien, tel Monsieur Jourdain faisant de la prose sans le savoir.

La « Bête Humaine » devenait un inventaire à la Prévert, roulant souvent à vitesse réduite, au rythme des biens nommés vélo « Hirondelle de la Manu », dans les rues, aux portes des logis, traversant les bourgs et les villages, longeant maisons et commerces.

Elle rotait, pestait, vitupérait, éructait tout en produisant des déjections.

Elle ajoutait des nuages au ciel : des blancs, des bleus, des gris, le tout scandé par une respiration souvent asthmatique.

Parfois, enfin, les jours de grand désarroi, comme une bête blessée, elle se couchait sur le flanc, espérant avec placidité et patience les premiers secours.

Après être venue des entrailles de la terre, elle y retournait à la fin de sa vie, avant de rendre un dernier soupir, toujours avec panache, écrasant une dernière larme par une durite fatiguée, emportant avec elle le souvenir des amants voyageurs : de Charles Trenet (« Je fais la course avec le train »), à Françoise Hardy (« Puisque vous partez en voyage »).

Mais notre petite Piguet, sœur courage, a su conjurer le mauvais sort propre à ses congénères.

Et telle le Phoenix renaissant de ses cendres, elle s'apprête à faire à nouveau entendre sa voix, tout en reprenant la sienne (de voie), avec un inattendu accent Ch'ti propre à la baie de Somme, du côté de Saint Valery : « A ttaleure ! » Ma belle.

Nous attendons tous avec impatience que le mal du pays te gagne et t'invite à fuguer vers tes terres Corréziennes, pour des retrouvailles festives rythmées par le chant des cabrettes Corréziennes.

Pour l'occasion, si tu le veux bien, nous t'équiperons d'un GPS de dernière génération fourni par Mister Q (une occasion de réviser vos James Bond).

Une entorse à la technologie qu'elle voudra bien nous pardonner,

CHARLES TRENET

JE FAIS LA COURSE AVEC LE TRAIN

Paroles : Charles Trenet

Musique : Charles Trenet et Léo Chauliac

© - 1943 - Raoul Breton

J'aime les passages à niveau
Et leurs maisons sous le lierre.
J'aime cueillir des coqu'licots
Sur la bouche des garde-barrières.
J'aime les disques et les signaux
Et les poteaux télégraphiques
Et, quand je suis sur mon vélo
Dans la campagne magnifique,

Je fais la course avec le train.
Pour ça, je m'lève de bon matin
Voir des visages ensommeillés
Que le p'tit jour a réveillés.
Tous ces visages sont mes amis.
Leurs yeux me parlent de Paris
Et, gentiment, je leur souris,
Je leur souris beaucoup beaucoup.
J'oublie la route et, tout à coup,

Je m'casse le nez sur un caillou.
Je fais la course avec le train,
Oui, mais le train est déjà loin.

J'connais un train bien plus p'tit.
Les vaches aussi le préfèrent.
Il ne passe que le samedi
Mais ce jour-là, faut l'voir faire.
Un jour, de beaux yeux m'ont souri.
C'étaient deux grands yeux bleus d'province
Et deux petites mains m'ont dit :
"Montez, montez, mon gentil prince."

J'ai fait la course avec le train
Et j'ai fait la course avec le train,
Et j'ai compris, compris soudain,
Que je courais après l'amour,
Après l'bonheur, depuis toujours.
J'attends un cœur, deux yeux aussi,
Des yeux d'ailleurs, ou bien d'ici.
J'attends qu'ils me disent : "Nous voici."
"Montez, montez", diront les mains.
"Montez aujourd'hui ou demain."
Pour les trouver sur mon chemin,
Je fais la course avec le train
Et c'est un beau voyage sans fin, sans fin, sans fin.

FRANCOISE HARDY
PUISQUE VOUS PARTEZ EN VOYAGE
Paroles de Jean NOHAIN
Musique de Mireille
© RAOUL BRETON EDITIONS – 1936

Il la remercie de l'avoir accompagnée à la gare
Vous parlez sérieusement ou vous vous moquez de moi?
Mais non, il se moque pas d'elle, mais regardez
Tous ces journaux, ces cigares, tout ça
Ah je manque d'originalité, c'est vrai
Savez-vous que nous nous séparons pour la première fois?
Oui mais enfin c'est pas très long et puis il ne part que quinze jours
Attendez un p'tit peu, dois-je comprendre que
Vous allez passer ces quinze horribles jours sans compter les heures?
Puisque vous partez en voyage
Puisque nous nous quittons ce soir
Mon cœur fait son apprentissage
Je veux sourire avec courage
Vous avez posé vos bagages
Marche avant, côté du couloir
Et pour les grands signaux d'usage
J'ai préparé mon grand mouchoir
Dans un instant le train démarre
Je resterai seul sur le quai
Et vous me verrez dans la gare

Me dire adieu là-bas avec votre bouquet
Promettez-moi d'être bien sage
De penser à moi tous les jours
Et retourner dans notre cage
Pour mieux attendre mon retour
Hé bien voilà, vous avez une place tout à fait tranquille
Sans voisine, sans vis-à-vis, personne pour vous déranger
Il espère que c'est non-fumeur
Décidément, vous êtes incorrigible
Et moi qui pensais qu'un peu d'isolement vous aiderait à vous détendre
Et puis quoi encore? Ah lala
Puisque vous partez en voyage
Vous m'avez promis mon chéri
De vous écrire quatorze pages
Tous les matins ou davantage
Pour que je vois votre visage
Baissez la vitre je vous prie
C'est affreux je perds tout courage
Et moi je déteste Paris
Le contrôleur crie, "en voiture"
L'enfoiré, il sait pourtant bien
Que je dois rester, mais je jure
Que s'il le crie encore une fois, moi je viens
J'ai mon amour pour seul bagage
Et tout le reste on s'en fout
Puisque vous partez en voyage
Mon chéri, je pars avec vous